

Guillaume Bridet

Le récit postcolonial, un récit de la mondialité parmi d'autres : lecture des romans de Shumona Sinha

Les études postcoloniales ont permis un renouvellement significatif des questionnements en poussant au décloisonnement des espaces de recherche entre littérature française, littératures dites francophones et littératures écrites en d'autres langues. De ce point de vue, elles contribuent bien à rendre compte du processus de mondialisation de la littérature, mais elles le font à leur façon, c'est-à-dire à partir d'une histoire particulière, qui est précisément l'histoire coloniale. La colonisation et la décolonisation ne sont toutefois pas les seuls moteurs à partir desquels penser et interroger l'histoire et la littérature en régime mondialisé aux XX^e et XXI^e siècles. Les cinq romans que Shumona Sinha a fait paraître entre 2008 et 2020 s'appuient ainsi sur un univers de référence et présentent un système de personnages, certes mondialisés, mais dans lesquels cette approche doit être complétée par d'autres et associée à d'autres catégories de pensée.

1. Introduction

Importées depuis les États-Unis à partir de la fin des années 1990 dans le champ français des études littéraires, par le biais en particulier des travaux de Jean-Marc Moura, les différentes approches postcoloniales ont depuis lors permis un renouvellement significatif des questionnements en poussant au décloisonnement des espaces de recherche. Alors que les différentes littératures francophones étaient surtout étudiées dans un cadre national, dans une perspective aréale ou dans un rapport exclusif avec la littérature de l'ex-métropole coloniale, ont été mises en relation les différentes littératures francophones issues de pays anciennement colonisés par la France, ainsi que les littératures francophones et les littératures des différentes post-colonies européennes, écrites dans des langues différentes du français. A également été affirmé, depuis le temps de la colonisation et jusqu'à nos jours, le caractère indissociable de la littérature française et des différentes littératures francophones prises ensemble dans une même histoire de négociation des langues, des formes et des

cultures. Si l'approche postcoloniale contribue à rendre compte du processus de mondialisation de la littérature, elle le fait toutefois à sa façon, c'est-à-dire à partir d'une histoire particulière, qui est précisément l'histoire coloniale (Panaïté 2017) et qui, d'une certaine manière, contribue à valider la catégorie même de littérature francophone comme littérature de langue française développée dans les anciennes colonies françaises et dans la langue de l'ex-colonisateur.

La colonisation et la décolonisation sont toutefois loin d'être les seuls moteurs à partir desquels penser et interroger l'histoire et la littérature en régime mondialisé aux XX^e et XXI^e siècles. Les cinq romans que Shumona Sinha a fait paraître entre 2008 et 2020 s'appuient ainsi sur un univers de référence et présentent un système de personnages, certes mondialisés, mais dans lesquels cette approche doit être complétée par d'autres et associée à d'autres catégories de pensée. Ce sont ces différents récits et ces différentes prises théoriques que cette contribution s'efforce d'articuler à grands traits et en trois étapes.

2. Présence et discrétion du récit postcolonial

Le premier trait qui frappe dans l'œuvre romanesque de Shumona Sinha, c'est qu'elle se tient à distance de l'histoire de l'Inde telle qu'on pourrait la raconter à partir de la colonisation britannique et de la conquête de l'indépendance du pays. Cette histoire est certes évoquée ici ou là aux détours de ses romans mais elle n'occupe en rien une position centrale. Le premier roman de l'auteure, *Fenêtre sur l'abîme*, qui paraît en 2008, évoque juste quelques lieux ou quelques figures exemplaires de l'histoire de l'Inde mais sans que se fasse entendre, même marginalement, la question proprement coloniale et son héritage contemporain. Les romans suivants sont à peine plus prolixes. On trouve une brève évocation de la lutte de l'Inde pour son indépendance et des massacres occasionnés par la Partition de l'empire dans *Assommons les pauvres!* (AP 45-48). Dans *Calcutta*, on peut lire de la même manière deux brefs récits de la première partition du Bengale par les Anglais en 1905, des réactions nationalistes violentes qu'elle suscita et de l'amorce qu'elle constitua pour la séparation ultérieure qui donna naissance au Bengale puis au Pakistan oriental en 1947 (C 163-165 et 181-183). L'histoire de l'Inde coloniale et

postcoloniale est en revanche à peu près complètement absente d'*Apatride* et du *Testament russe* où elle ne constitue en rien un enjeu et où elle se trouve même évacuée explicitement. « De l'histoire coloniale de l'Inde restait une toile d'araignée de rues et de ruelles » (TR 66) : cela fait peu de choses, et constitue bien sûr une grande différence avec la plupart des romans écrits par des Indiens et des Indiennes qui sont traduits à destination du public occidental et dont l'histoire est le plus souvent centrée sur l'ère coloniale ou sur ses prolongements postcoloniaux avec, comme problématique centrale, le choc ou la rencontre des cultures, d'un côté, et, de l'autre, la nécessité de se situer politiquement du côté de l'impérialisme (britannique) ou du nationalisme (indien).

En s'écartant du récit postcolonial, les romans de Shumona Sinha délaissent en effet également le récit national voire nationaliste exaltant l'indépendance de l'Inde vis-à-vis des occupants britanniques et, plus en amont, des occupants musulmans. Les revendications identitaires ne suscitent chez elle que sarcasmes. Depuis l'accès au poste de premier ministre de Narendra Modi en 2014, l'auteure le prend régulièrement pour cible dans ses fictions ou dans ses prises de position publiques. Dans *Apatride*, le personnage d'Esha s'afflige que le président de la République française, alors François Hollande, reçoive à l'Élysée ce « fondamentaliste hindouiste, fanatique, criminel, auteur d'un génocide », avant de conclure ironiquement : « Il était venu acheter des Rafale et avait vendu le yoga » (A 122). Dans une tribune datée du 13 juillet 2023 et parue dans le journal *Libération*, elle s'en prend de nouveau et avec les mêmes mots au premier ministre indien et au président français – cette fois Emmanuel Macron – qui le reçut en grande pompe lors du défilé du 14 juillet et qui œuvra, lors de la même visite, pour qu'ait bien lieu la commande de 26 avions Rafale par l'armée indienne et de 500 appareils de la famille A320 d'Airbus par la compagnie aérienne indienne IndiGo.

L'autre indice de cette relégation de l'histoire postcoloniale britannique en Inde dans l'œuvre romanesque de Shumona Sinha, c'est évidemment l'usage de la langue française, quand la plupart des écrivains indiens connus en Occident et à travers le monde choisissent la langue de l'ex-puissance coloniale qu'est l'anglais. Ce choix d'une « exophonie » (Arndt/Naguschewski/Stockhammer 2007) redoublée – n'écrire ni en bengali ni en anglais mais en français – ne signifie pas pour autant que son œuvre soit conçue dans le sillage de l'histoire coloniale française, comme c'est le

cas par exemple pour le plus grand nombre des écrivains francophones et d'origine indienne de l'Île Maurice ou de la Réunion. Dans son essai *L'autre nom du bonheur était français*, Shumona Sinha s'est expliquée directement concernant ce choix du français « unique et triomphal », « langue vécue dans [sa] chair » et liée à un pays « synonyme de tout ce qui [est] poétique, sensuel et exquis » (ANBEF 96, 114 et 37). Elle l'évoque également dans certains de ses romans à travers les propos de ses personnages. La langue française est évidemment reliée à la France et elle est associée à un certain nombre de valeurs imaginaires extrêmement fortes. Mais elle constitue surtout une ligne de fuite permettant de ne pas avoir à trancher entre la langue du colon, l'anglais, et celle du colonisé, le bengali, toujours en outre dominé par le hindi dans le contexte indien. Quand Shumona Sinha parle de sa « décolonisation personnelle » (ANBEF 117), elle indique en fait le choix d'un lieu qu'on peut nommer « hétérotopie » avec Michel Foucault (1966), « tiers espace » avec Homi Bhabha (2006) ou encore « paratopie » avec Dominique Maingueneau (2016), c'est-à-dire d'un espace à soi, qui échappe au moins en partie à l'histoire, à la société, à tout ce qui conditionne l'œuvre et en ferait une simple reproduction de ce qui est, un simple produit déterminé par son contexte. Comme pour la langue russe qui attira auparavant l'auteure, « la langue étrangère » qu'est le français est « un moyen d'escapade », elle permet de « devenir *une Autre* » (ANBEF 77) et, à terme, de s'inventer comme écrivaine.

Ce qu'il reste tout de même de l'histoire postcoloniale dans les romans de Shumona Sinha, c'est l'évocation d'un racisme qui vise tout particulièrement ceux et celles qui sont présents sur le territoire des anciennes puissances coloniales et dont la couleur de peau – la « peau d'argile » (A 33), comme l'écrit l'auteure et comme le commente bien Margarita Alfaro Amieiro (2022) – peut faire penser qu'ils viennent eux-mêmes ou que leurs ascendants viennent d'un ailleurs autrefois colonisé ou qui aurait pu l'être. Il ne s'agit pas d'une relation postcoloniale *stricto sensu* : les personnages indiens qui résident en France viennent du Bengale qui n'a été colonisé par la France que de manière très minime avec le petit territoire de Chandernagor rattaché à l'Inde en 1950. Il n'en reste pas moins que, malgré sa volonté pathétique de devenir « une citoyenne digne de la France », l'Esha d'*Apatride* comprend fort bien qu'elle n'en sera jamais, ou jamais tout à fait : « Elle ne pourrait jamais s'éloigner des zones troubles, car elle les portait en elle, sur sa peau, son visage, tout

au long de son corps, comme la carte moisie d'un pays lointain. C'était elle, la zone.» (A 15 et 65) Esha est racisée malgré elle, privée même de toute singularité culturelle et amalgamée à l'ensemble indistinct des autres, des étrangers, de ceux et celles dont la peau indique seulement qu'ils ne semblent pas être de chez nous et qui sont donc assignés à résidence en périphérie, symbolisée ici par la «zone» misérable qui entoura Paris entre le temps des fortifications et celui du périphérique (de 1919 à 1973). Le racisme ne touche pas uniquement les peuples anciennement colonisés et il n'a pas attendu l'histoire coloniale pour se développer mais il trouve sans aucun doute dans cette dernière un moteur qui contribue à le renforcer puissamment. Ce que montre fort bien ici l'œuvre romanesque de Shumona Sinha, c'est l'association de la relation postcoloniale et de toute une série d'oppositions historiquement et culturellement construites, qui, dans une certaine confusion dont elles tirent leur force d'excitation libidinale, opposent le Nord et le Sud, l'Occident et l'Orient, les chrétiens et les musulmans, les Noirs et les Blancs, etc.

3. Le récit d'une émancipation féminine entravée

Au récit postcolonial viennent s'ajouter toutefois d'autres récits à l'échelle mondiale qui se mêlent à lui mais qui sont de nature différente. Ces récits sont au nombre de deux, qui, sans cesser d'être présents ensemble dans chacun des romans de l'auteure, occupent tour à tour une position centrale d'une œuvre à l'autre.

Le premier de ces récits, surtout présent dans *Fenêtre sur l'abîme*, *Assommons les pauvres!* et *Apatride*, est celui de l'émancipation féminine et des résistances qu'il rencontre dans tous les pays du monde. Il est relativement attendu concernant une auteure de sexe féminin dans un contexte éditorial français globalement plus favorable que par le passé à la revendication féministe. Il sera donc évoqué relativement rapidement pour souligner sa double radicalité, à la fois culturelle et existentielle.

Radicalité culturelle, d'abord : Shumona Sinha n'épargne ni son pays d'origine (ce qui est attendu par le lectorat français) ni son pays d'accueil (ce qui l'est moins). Elle dénonce bien sûr la condition des femmes dans les sociétés du sous-continent indien, de «la femme-glycine» (AP 128-133) d'*Assommons les pauvres!*, mariée de force à un bandit de village

qui invite ses copains à profiter de sa nouvelle épouse et qui finit par chercher à la tuer par le feu après qu'elle s'est enfuie, à la Mina d'*Apatride* qui se donne à son amour de jeunesse avant d'être assassinée sauvagement parce que, en tombant enceinte, elle menace de déshonorer deux familles. Mais, par exemple à travers le personnage d'Esha, toujours dans *Apatride*, Shumona Sinha dénonce aussi la misogynie de certains jeunes musulmans de la banlieue parisienne pour lesquels elle devrait mettre « une burqa » ou encore la sexualisation violente et intrusive des jeunes femmes, en particulier d'origine immigrée, dans l'espace public en France qui passent « toutes » pour « des chiennes » ou dont la démarche justifie qu'on les traite de « salope[s] » (A 27, 61, 88 et 138). « Le corps de la Femme, ici ou ailleurs, voilé ou dévoilé, suscitait toujours autant de véhémence. Quelques centimètres de tissu, ici c'était trop, ailleurs, pas assez. » (A 144-145) Ce double constat appelle deux remarques. La première, c'est qu'en ne se contentant pas de mettre en cause la société dont elle est issue mais en critiquant aussi celle où elle vit à présent, Shumona Sinha échappe à l'accusation potentielle de n'écrire que pour le public français en lui proposant le miroir de sa belle image et de sa supériorité culturelle ; c'est là prendre un certain risque, encore accentué dans *L'autre nom du bonheur était français* dans lequel elle relie explicitement le racisme et la misogynie tels qu'elle les vit en France – ce qu'elle nomme « l'ethno-érotisme » – à une langue française dont les mots lui paraissent « salis, cassés, éhontés » (ANBEF 121 et 118). La seconde, c'est que la double accusation de l'Inde et de la France dresse un constat de maltraitance des femmes qui peut apparaître comme profondément pessimiste tant il semble planétaire. La fin tragique de certains des personnages de l'auteure – la Madhuban de *Fenêtre sur l'abîme* menacée par la folie ou l'Esha d'*Apatride* qui semble sur le point de se suicider en se jetant par la fenêtre – le confirme.

La grande force du féminisme de l'auteure n'en réside pas moins sans aucun doute dans sa radicalité existentielle : refus de toute forme d'idéalisation de la figure maternelle, que ce soit comme fille ou comme mère ; revendication d'une sexualité assumée, que ce soit sur son versant passionnel ou sur son versant purement instrumental, voire franchement morose ; revendication également d'un développement intellectuel, voire artistique, puisque tous les personnages principaux de l'auteure exercent des métiers qui ont à voir avec l'enseignement ou la transmission, sou-

lignent leur appétit de lecture et de culture, sont des conteuses d'histoires hors pair et passent même parfois du côté de l'écriture académique ou littéraire. Contre l'image figée «des femmes [qui] ne couchent pas mais accouchent» (A 97) et donc loin de toute forme de familialisme, il s'agit pour les femmes de coucher deux fois, leur corps dans un lit, et leurs mots sur la page, dans le plein développement de leur puissance charnelle, émotionnelle, imaginaire et intellectuelle.

4. Le récit inachevé de la révolution communiste

Il convient de s'arrêter plus longuement sur le second des récits qui vient compléter le récit postcolonial, parce qu'il est beaucoup plus inattendu, en tous les cas dans le contexte français, pour un lecteur qui connaîtrait mal l'histoire du Bengale et dont la réflexion resterait prisonnière du grand récit dominant de l'histoire mondiale telle qu'elle est racontée en Occident depuis plus de trente ans. Ce récit, c'est celui de l'émancipation des classes populaires telle qu'elle a été conçue dans l'orbite du marxisme et de la révolution bolchevique de 1917.

S'il est évoqué dans l'ensemble des romans de l'auteure, c'est surtout dans *Calcutta* et dans *Le testament russe* qu'il occupe la plus grande place.¹ À travers les souvenirs de Trisha, exilée en France mais de retour dans sa ville d'origine à l'occasion du décès de son père, *Calcutta* évoque l'intelligentsia communiste de la ville à laquelle ont appartenu ses parents Shankhya et Urmila et à laquelle elle appartient ensuite elle-même, les débats intellectuels qui agitaient étudiants et enseignants et les soubresauts de «la révolution avortée» (C 37) à laquelle ils furent mêlés du début des années 1970 au début des années 2010. *Le testament russe* franchit un cran supplémentaire dans le récit d'une autre mondialité qui n'a rien à voir avec la mondialité postcoloniale mais qui la déplace sur la grande scène internationaliste de la révolution et de sa mémoire. Le roman relie en effet le Bengale des années 1980 à nos jours à la Russie soviétique

¹ Il souffle déjà quelque chose de ces aspirations révolutionnaires du Bengale à destination du public français dans le premier ouvrage que Shumona Sinha fait paraître en français, une anthologie de poèmes du Bengale traduits, en particulier chez les poètes Shankhya Ghosh et Amitabha Dasgupta (2007, 24-41 et 70-73).

des années 1920-1930 à travers l'intérêt d'une jeune femme, Tania, qui, imprégnée par la langue et la littérature russes, se met en quête de retrouver la fille d'un éditeur soviétique de livres pour la jeunesse, Lev Moïsevitch Kliatchko, qui porta les espérances d'une révolution autant sociale que poétique avant que sa maison, Raduga, ne succombe à la répression stalinienne.

C'est ainsi tout un pan de l'histoire de l'Inde et plus précisément du Bengale que ces deux romans de Shumona Sinha donnent à connaître. Il s'agit d'abord d'une histoire intérieure considérée comme suffisamment intéressante pour la présenter au lectorat français dans toute son âpreté, toute sa violence, toutes ses contradictions, entre espérance révolutionnaire des intellectuels bengalis dès les années 1920, répression sanglante lors de l'état d'urgence mis en place par Indira Gandhi en 1975, victoire du Parti communiste au Bengale aux élections et gouvernement de l'État à partir de 1977, développement parallèle d'une guérilla rurale de type maoïste à partir du village de Naxalbari dès les années 1960 et finalement victoire du All India Trinamool Congress de Mamata Banerjee aux élections de 2011 et depuis lors. Il s'agit aussi d'une histoire dont le chronotope se trouve relié au reste du monde, mais selon des lignes de force inhabituelles : non pas l'Inde dans sa globalité comme joyau ou ex-joyau de la couronne britannique, mais un de ses États spécifique, le Bengale, dans sa relation privilégiée avec la Russie soviétique comme source d'inspiration politique. Concernant l'histoire nationale indienne, il est clair que ce point de vue ancré dans le Bengale contribue à désaxer le récit historique en faisant passer Gandhi, Nehru et le Parti du Congrès au second plan pour privilégier d'autres figures, comme celle de Manabendra Nath Roy, fondateur du Parti communiste indien à Tachkent en 1920, et même, dans la grande tradition internationaliste, comme celles de Maïakovski ou de Lebedev. L'effet n'est pas de moindre ampleur concernant l'écriture de l'histoire telle qu'elle se conçoit en France. Dans une sphère médiaticoculturelle et même académique qui tend à ne retenir de l'expérience communiste que le XX^e siècle et qui réduit ce XX^e siècle communiste aux crimes du stalinisme,²

² Il est à noter que ni *Calcutta* ni *Le testament russe* ne sont passés dans une collection de poche, contrairement à *Assommons les pauvres !* et *Apatride*. Le moindre succès de ces deux romans dit sans doute quelque chose d'une certaine résistance du lectorat français devant le rappel de ce pan de l'histoire mondiale du

il est clair que les romans de Shumona Sinha constituent également un contrepoint éclatant et une magnifique leçon d'histoire. C'est en effet cette romancière d'origine indienne qui, depuis l'histoire du Bengale, vient nous rappeler par analogie que, malgré le silence qui les recouvre, l'histoire intellectuelle et littéraire de la France du XX^e siècle ne peut se comprendre sans que soient pris en compte l'espérance soulevée par la révolution bolchevique, les débats de tous ordres qu'elle souleva et les réalisations qu'elle permit.

La portée contemporaine de la prise en compte de ce récit que, sur le mode de l'adjectif postcolonial, on pourrait dire postrévolutionnaire,³ n'est toutefois pas aisée à déterminer. Quand Shumona Sinha évoque par la bouche de la Russe Adel « la nostalgie d'un avenir meilleur qui n'arrivera jamais » (*TR* 184), c'est toute la « mélancolie de gauche » (Traverso 2016) présente en France et peut-être aussi ailleurs dans le monde occidental qui se trouve évoquée. Et quand l'auteure envisage l'histoire du Bengale, on peut avoir l'impression qu'il s'agit de la survie d'une espérance provinciale et dépassée. C'est le cas dans *Calcutta*, quand la narration évoque la ville dans les années 1980, « coupée du reste de l'Inde, un îlot, qui avait ses alliés à l'étranger, en URSS », mais une URSS qui « ne montrait alors qu'une infime partie de son gigantesque mensonge » (*C* 119). Le mur de Berlin a beau s'effondrer en 1989, vingt ans plus tard, « le Parti communiste du Bengale [est] toujours accroché à son socle » (*C* 127-128). « S'agissait-il de l'effet d'un rebondissement défensif, ou de la barricade idéologique contre la propagande occidentale, ou encore de l'éveil révolutionnaire tant attendu du pays entier ? » (*C* 128) Le roman ne fournit pas de réponse explicite qui soit de l'ordre du discours mais ce qu'il relate, à savoir le basculement de l'État vers la droite puis du pays tout entier vers l'extrême-droite et la montée incessante de la violence des pouvoirs politiques en place, semble prouver que « l'idéalisme rouge » des communistes du Bengale n'a pas suffi à « les [protéger] du nationalisme religieux et du fondamentalisme » (*C* 119). Le constat d'échec

XX^e siècle et peut-être d'un relatif désintérêt pour l'histoire spécifique du Bengale quand elle ne cadre pas avec le récit postcolonial habituellement mis en avant par les romanciers indiens.

³ Au sens de: impliquant la prise en compte des événements révolutionnaires jusque dans l'histoire qui leur succède voire qui les nie.

semble s'imposer de lui-même et le récit postrévolutionnaire aboutir à une impasse justifiant sa relégation dans les oubliettes de l'histoire.

Sur un autre plan, toutefois, ce récit laisse des traces profondes dans l'œuvre de l'auteure, en ce qu'il implique une perception de certaines réalités contemporaines en termes de classes sociales : réalité de l'expropriation brutales des paysans pauvres à des fins d'installation industrielle dans un pays comme l'Inde et plus spécialement au Bengale, réalité surtout de l'immigration qui pousse les ressortissants les plus pauvres des pays les plus pauvres du monde à gagner les métropoles occidentales où ils ne trouvent une place que dans des espaces de relégation.

Ce thème est présent dans les trois romans de l'auteure qui racontent la vie d'une femme d'origine indienne ayant émigré en France – Madhuban dans *Fenêtre sur l'abîme*, Trisha dans *Calcutta* et Esha dans *Apatride* –, mais il occupe une place centrale dans un quatrième roman. Son titre l'annonce d'emblée : *Assommons les pauvres !* n'évoque pas l'exil des habitants du Sud vers les pays du Nord, en l'occurrence la France, comme un phénomène suscité par des guerres entre États, des conflits ethniques ou religieux, mais par le désir d'échapper à la misère. Le roman montre fort bien à quel point ils sont mal accueillis, à peine considérés comme des êtres humains – la métaphore récurrente des « méduses mal-aimées » (AP 9, 12, 121 et 153) l'explicite clairement – et surtout contraints de mentir pour s'adapter à l'absence de fidélité de la France à ses principes universels et se conformer au déni de réalité que lui imposent ses autorités :

Les droits de l'homme ne signifient pas le droit de survivre à la misère. D'ailleurs on n'avait pas le droit de prononcer le mot *misère*. Il fallait une raison plus noble, celle qui justifierait l'asile politique. [...] Il leur fallait donc cacher, oublier, désapprendre la vérité et en inventer une nouvelle. Les contes des peuples migrants. (AP 11)

La violence malmène les corps maltraités et invisibilisés en périphérie de Paris mais elle malmène aussi les esprits, quand ils se doivent de faire leur un récit politique et culturel accusant les barbares du Sud jetés sur les mers et les routes par la faute de leur propre division et de leur propre folie, quand c'est un récit économique et social à l'échelle mondiale qui serait plus conforme à leur expérience. Comme l'écrit justement Markus Messling, « le problème de ne pas appartenir à une terre existe partout, il est immense » (2023, 244) : il s'agit d'un problème à chaque fois local

mais qui ne peut bien se comprendre qu'à l'échelle mondiale. Le roman illustre ainsi magnifiquement les conséquences d'un « système-monde » orchestrant, selon les mots d'Immanuel Wallerstein, « une division du travail et, donc, non seulement des échanges de produits de base ou de première nécessité mais aussi des flux de travail et de capital » (2004, 43-44) produisant, ici, accumulation de richesses, et là, déprédation et misère.

Assommons les pauvres! illustre même ce système jusque dans son plus grand scandale, qui pousse un pays comme la France à confier à des étrangers vivant dans la précarité juridique la mission de refouler ceux qui viennent tout juste d'entrer illégalement sur son territoire. Telle est en effet la fonction de la narratrice anonyme, sans doute Bangladaise⁴ et qui, traductrice à l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (OFPRA), est mise dans la position intenable de devenir l'un de ces « lèche-bottes des pays du Nord » en contribuant aux côtés de l'appareil policier à laisser « au pied de l'échelle » (AP 23 et 16) ses compatriotes contraints au mensonge. À côté de la mise en avant de cette perversion éthique et de ce cynisme politique, le roman relate plus profondément une aventure qui concerne le langage lui-même : non pas seulement la manière de traduire mais, plus encore, celle de nommer qui constitue le cœur du conflit que se livrent les riches et les pauvres pour l'établissement de ce qu'est la réalité et, conséquemment, de ce que devrait être un monde juste. Sa démission comme la violence à laquelle elle se livre sur l'un des demandeurs d'asile disent tout de sa position intenable et de la haine de soi qu'elle génère dans un geste d'autodestruction qui n'est rien d'autre que l'intériorisation-expulsion de la violence systémique de l'économie mondiale et des échanges inégaux qui la structurent.⁵

⁴ La narratrice a émigré d'un pays du sous-continent indien qui n'est pas précisé, mais l'un de ses souvenirs évoque « Koxbazar » (AP 96), un port de pêche de l'extrême sud-est du Bangladesh (en général orthographié Cox's Bazar) connu pour sa plage immense.

⁵ Concernant ce geste comme passage à l'acte, voir les pages intéressantes de Rice (2021, 216-224).

5. Conclusion

À l'histoire postcoloniale viennent ainsi s'ajouter des histoires féministe et postrévolutionnaire qui complexifient considérablement les catégories de construction et les récits des romans de Shumona Sinha. À partir de là, on peut proposer trois remarques conclusives concernant la mondialité essentiellement plurielle telle qu'elle est pensée dans son œuvre.

D'abord, relativiser l'importance du récit postcolonial revient également à prendre ses distances avec les catégories de littérature française et de littérature francophone comme partage hérité de la colonisation et donc marqué du sceau de l'impérialisme, pour leur en substituer une autre, moins marquée, celle de littérature d'expression française, quitte ensuite à considérer ses différentes actualisations selon les territoires nationaux et culturels et les différents transferts et circulations qu'elles occasionnent. L'œuvre romanesque de Shumona Sinha est par excellence de ces œuvres qui poussent le lecteur à interroger les catégories de classement qui orchestrent la réception de la littérature.

Une deuxième conclusion pourrait être de faire remarquer qu'en considérant des catégories culturelle, sexuelle et sociale, essentiellement mais pas seulement à partir de sa propre expérience – être indienne, être une femme, être une émigrée arrivée sans ressources en France –, Shumona Sinha contribue à l'échelle du monde et à sa manière à la réflexion contemporaine sur l'intersectionnalité (Cabaret/Louiset 2021). On soulignera plus précisément son apport spécifique, qui est de faire entendre la question économique et sociale, présente chez certaines penseuses, bien sûr, d'Angela Davis (1981) à Silvia Federici (2019) ou Chiara Bottici (2023), mais très souvent reléguée à l'arrière-plan au profit des catégories de culture (ou de race) et de sexe (ou de genre), en particulier chez Kimberlé Crenshaw elle-même (1994).

Une troisième conclusion s'impose enfin : c'est qu'en procédant de la sorte, Shumona Sinha fait surtout entendre des propos rares dans les lettres d'expression française. Si son œuvre conforte en partie les attentes d'un lectorat français globalement favorable aux écrivains exophones ayant choisi le français, en particulier parce que, comme d'autres, bien étudiés par Véronique Porra, elle favorise « la reproduction de certains grand mythes nationaux [...] : l'attachement fétichiste des Français à leur langue [...] ; l'identification à une nation littéraire » (2011, 27), elle n'en

prend pas moins le risque d'une mise cause dissonante de l'autoreprésentation trop favorable de la France et des élites intellectuelles françaises sous le rapport du traitement des femmes et des étrangers. Ce serait ici un ultime récit à raconter, qu'elle a elle-même évoqué pour chacune des héroïnes de ses romans et dont elle a révélé la source personnelle dans son essai de 2022 : celui d'un accès, moins à la langue française, qu'à la littérature comme le seul et unique espace où il soit possible de vivre dans un monde où tend à s'imposer la domination – *out of place*.

Bibliographie

- Alfaro Amieiro, Margarita (2022) : « La littérature interculturelle en Europe. Une approche de l'œuvre de fiction de l'écrivaine franco-indienne Shumona Sinha », *Çédille* 21, 21-45.
- Arndt, Susan/Naguschewski, Dirk/Stockhammer, Robert (éds.) (2007) : *Exophonie : Anders-Sprachigkeit (in) der Literatur*, Berlin : Kulturverlag Kadmos.
- Bhabha, Homi K./Rutherford, Jonathan (2006) : « Le tiers-espace », *Multitudes* 26, 95-107.
- Bottici, Chiara (2023) : *Manifeste anarcha-féministe*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pauline Tardieu-Collinet, Paris : Payot.
- Cabaret, Florence/Louiset, Odette (2021) : « Entre Calcutta et Paris, des illusions perdues » d'Esha dans *Apatride* (2017) de Shumona Sinha », *Synergies Inde* 10, 23-37.
- Crenshaw, Kimberlé Williams ([1994] 2005) : « Carthographie des marges : intersesctionnalité, politique de l'identité et violence contre les femmes de couleur », *Cahiers du genre* 39, 51-82.
- Davis, Angela ([1981] 2022) : *Femmes, race et classe*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Taffin-Jouhaud, Paris : Zulma.
- Federici, Silvia (2019) : *Le capitalisme patriarcal*, traduit par Étienne Dobenesque, Paris : la Fabrique éditions.
- Foucault, Michel ([1966] 2009) : *Le corps utopique*, suivi de *Les Hétérotopies*, Fécamp : Nouvelles éd. Lignes.

- Maingueneau, Dominique (2016) : *Trouver sa place dans le champ littéraire : paratopie et création*, Louvain-la-Neuve : Academia-l'Harmattan, « Au cœur des textes ».
- Messling, Markus (2023) : « Les adieux à l'autre de Shumona Sinha », *L'Universel après l'universalisme. Des littératures francophones du contemporain*, traduit de l'allemand par Olivier Manoni, Paris : PUF, 239-248.
- Moura, Jean-Marc ([1999] 2013) : *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris : PUF, « Quadrige. Manuels ».
- Panaïté, Oana (2017) : *The Colonial Fortune in Contemporary Fiction in French*, Liverpool : Liverpool University Press.
- Porra, Véronique (2011) : *Langue française, langue d'adoption : une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*, Hildesheim : Georg Olms, « Passagen ».
- Rice, Alison (2021) : *Worldwide Women Writers in Paris : Francophone Metronomes*, Oxford : Oxford University Press.
- Sinha, Shumona (2011) : *Assommons les pauvres !*, Paris : L'Olivier.
- Sinha, Shumona (2014) : *Calcutta*, Paris : L'Olivier.
- Sinha, Shumona (2017) : *Apatride*, Paris : L'Olivier, « Points » (2018).
- Sinha, Shumona (2020) : *Le testament russe*, Paris : Gallimard.
- Sinha, Shumona (2022) : *L'autre nom du bonheur était français*, Paris : Gallimard.
- Sinha, Shumona (2023) in : *Libération*, 13 juillet, https://www.liberation.fr/idees-et-debats/opinions/14-juillet-monsieur-macron-en-invitant-narendra-modi-vous-avez-sali-mon-pays-la-france-que-jai-choisi-par-amour-par-shumona-sinha-ecrivaine-20230713_IT7U-VXVXHFD5TPPL3FOWFCP35E/ [17.10.2023].
- Sinha, Shumona/Ray, Lionel (2007) : *Tout est chemins : une anthologie de poèmes du Bengale*, Pantin : Le Temps des cerises.
- Traverso, Enzo ([2016] 2018) : *Mélancolie de gauche : la force d'une tradition cachée, XIX^e-XXI^e siècle*, Paris : La Découverte, « La Découverte-poche. Sciences humaines et sociales ».
- Wallerstein, Immanuel ([2004] 2009) : *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris : La Découverte, « La Découverte/Poche ».